

L'homme qui réalisait ses rêves

Rencontré en 1995 pour «Construire» alors qu'il était berger nomade en Haute-Gruyère, **Nicolas Barth a continué son chemin solitaire.** Qui l'a conduit jusqu'à une ferme biodynamique à Soubey (JU).

Texte: Patricia Brambilla Photos: Niels Ackermann/Lundi13



1995

Sur la rote des agneaux



Nicolas Barth aurait dû devenir avocat. Une voie toute tracée. Mais il a préféré prendre des chemins de traverse.

On le trouve après une longue route. Un étroit ruban de bitume qui s'enfuit le long du Doubs, dans le presque hiver, ciel chargé de gris et de brumes basses. Il a choisi de s'arrêter là, dans un creux des Franches-Montagnes, en dehors du village de Soubey. En dehors de tout. «J'ai cherché la maison la plus éloignée et je l'ai trouvée. C'est la dernière ferme dans la dernière vallée», dit-il sans préambule. En habits de travail, gros pull, chevelure en broussaille, Nicolas Barth est un solitaire qui aime parler. Une sorte d'ermite proluxe dont le parcours de vie ressemble à un roman d'initiation.

Il se tient là, debout dans sa cuisine où crépite un four à bois, pressé de raconter. D'où il vient et comment, après de brillantes études en droit à Genève, il en est arrivé là. «À 21 ans, j'étais ambitieux. Je voulais gagner un maximum d'argent. Licence en poche, je voyais ma vie comme une autoroute, le bureau d'avocat, la villa, la Bugatti, un gros salaire à la fin du mois. Ma voie était toute tracée.» Trop bien tracée. Alors qu'il commence un séjour linguistique à New York, un vide abyssal se creuse en lui. «La nuit, je pensais au suicide et le jour, j'avais





«J'aimerais transformer cette ferme en hub écologiste, que des gens de toute l'Europe viennent échanger ici»

Nicolas Barth,
fermier

des envies de carrière. Je mentais du matin au soir. Tout s'est effondré d'un seul coup.»

À partir de là, sa vie a basculé. Il largue les amarres, décide de partir seul autour du monde. «Puisque je ne savais plus qui j'étais, j'ai commencé à chercher mon rêve», dit-il en s'agitant d'un pied sur l'autre, le regard traversé d'une lueur. Son rêve démarre en Indonésie, où il repère une île solitaire, où construire une cabane sous les cocotiers comme Robinson Crusoé. «Je l'ai trouvée entre sable blanc et eau transparente. J'avais mon bananier, je passais mes journées à pêcher en lisant *L'Iliade* d'Homère.»

Mais les pucerons de sable ont eu raison de son séjour paradisiaque. Il s'embarque alors pour l'Inde, décidé à rejoindre un monastère bouddhiste dans l'Himalaya. Pas de souci d'argent pour le disciple de Gandhi, auquel un investissement immobilier assure une rente régulière. Il bourlingue, médite, pèlerine autour de l'Annapurna, s'achète une moto, «une Norton qui a été mon épouse pendant plusieurs années...»

Mille et une vies

Nicolas Barth se perd dans ses pensées. Il empoigne tout à coup une feuille, un crayon, et se met à tracer ses souvenirs à grands traits. Enfonce la mine grasse dans le passé, impatient de faire ressurgir tous les détails. Il évoque des rencontres, des visages, Krishna, «son dieu de la vie joyeuse», remonte le temps en se frictionnant les cheveux, jusqu'à son

retour en Suisse à la mort de son père en 1986.

«À ce moment-là de ma vie, j'ai eu le rêve d'être écrivain. J'ai voulu intégrer la scène zurichoise, mais le succès n'a pas été foudroyant. Je crois que ce que j'écrivais était complètement déjanté.» Il rit en avalant un grand verre d'infusion de sauge. Mais le voyage ne s'arrête pas là. À 27 ans, il se rêve alors peintre à Amsterdam, puis part traverser l'Afrique où il s'achète un cheval, apprend l'arabe, avant de revenir à Bâle trois ans plus tard «pour renverser le système». Punk anarchiste aux cheveux bleus, il tague tous les murs de la ville de globes terrestres en feu, se radicalise dans l'activisme écologique.

Comme une envie de retour à la terre. C'est à ce moment-là, en 1992, que Nicolas Barth rejoint la bergerie de Froidevaux, se forme à l'agriculture biodynamique et se met à vivre en suivant les moutons, roulotte et lampe à gaz. «Je me sentais à la maison dans cette communauté post-hippie. J'avais un idéal de vie d'une extrême simplicité.»

Mais un désir nouveau le traverse alors: elle s'appelle Martina, une femme «magique, aux cheveux rouges», avec laquelle il se marie. «J'ai vécu alors mon rêve le plus illuminé. Ensemble, on a acheté cette ferme en 1999 et nos deux fils y sont nés», dit-il. Son regard s'embue, il pointe les vaches avec leurs veaux, qui paissent juste sous la fenêtre. Un rosier encore en fleur s'accroche à l'embrasure, le potager, entièrement bio, dort sous le givre.

«La vie rurale est très dure. Les journées sont rythmées par les bêtes qu'il

faut fourrager matin et soir. Je suis toujours debout à 6 heures comme les grands sages qui se lèvent avec le soleil.» L'éternel nomade semble s'être arrêté. Encore que. Même s'il est devenu sédentaire, les rêves le gardent en mouvement. Le prochain? «J'aimerais transformer cette ferme en hub écologiste, que des gens de toute l'Europe viennent se rencontrer et échanger ici pour transformer notre société, organiser l'exode urbain. Oui, ce serait mon dernier rêve, celui d'une humanité paradisiaque... Mais il faut un changement total, arriver à capter la lumière à l'intérieur de soi, trouver le courage d'oser espérer.»

Dans l'angle de la cuisine trône un immense Bouddha en bois, qu'il sculpte à ses heures. Un peu à la façon du palais du *Facteur Cheval*, son intérieur respire l'imaginaire: plafond transformé en ciel bleu avec des soleils, quelques fleurs peintes au bas d'un mur. Ici, une oreille dessinée, là un robinet en forme de bouche, des phrases écrites en lettres d'or... La vaisselle éparsée ne semble pas déranger un chat blanc endormi dans un carton. Sa vie n'est rien de moins qu'une succession de rêves qu'il a réalisés. Et où il a fini par habiter.

À 59 ans, Nicolas Barth songe à louer ses terres. À finir la construction d'une grande halle, pour l'instant ouverte aux quatre vents, dans l'idée d'en faire un centre de «feel-good yoga». «J'ai eu la chance, une chance énorme. J'ai eu tout ce que je voulais. Je vis au bord d'une rivière et je décide de tout. Est-ce que j'ai trouvé qui je suis? De l'énergie divine, comme tout le monde.» MM



«Migros Magazine» publie en français six versions différentes de son journal. En effet, les coopératives régionales – Migros Aar, Migros Bâle, Migros Genève, Migros Neuchâtel-Fribourg, Migros Valais et Migros Vaud – proposent chaque semaine six pages avec des informations propres à leur zone d'activité.